

que les décisions des Congrès syndicaux sur la guerre. Il affirmera qu'il est prêt à tous les sacrifices pour imposer la paix, en communion d'idées avec le prolétariat d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et d'ailleurs.

Si demain, les gouvernants étaient assez insensés pour ne pas tenir compte de la volonté populaire, ils se prépareraient eux-mêmes de cruels lendemains.

Dès maintenant, la guerre est impossible, le Peuple ne la permettrait pas !

Notre deuxième manifestation, demain soir à Wagram, le prouvera !

Le meeting auquel il est fait allusion dans cet article était annoncé dans le corps du journal par le placard suivant :

UN MEETING MONSTRE
Confédération Générale du Travail
Union des Syndicats de la Seine
AUX TRAVAILLEURS !

Comme les éléments déchaînés, les événements se précipitent, laissant entrevoir la possibilité d'une guerre...

Laisserons-nous le crime abominable se commettre, sans avoir fait entendre notre protestation et sans avoir tout fait pour l'empêcher ?

Déjà les organisations centrales ont invité les syndicats à l'observation des décisions des congrès confédéraux.

Nous commenterons ces décisions et nous envisagerons leur application dans un

GRAND MEETING

qui aura lieu le Mercredi 29 juillet, à huit heures et demie du soir, dans les deux salles Wagram, avenue de Wagram.

Orateurs :

Jouhaux, Dumoulin Yvetot (C. G. T.); Chauvin (Fédération du Bâtiment); Merrheim (Fédération des Métaux); Lefèvre (Fédération du Bijou); Bled, Minot, Ganbiez (Union des Syndicats de la Seine).

Jeudi 30. Tout avait été préparé pour faire du meeting de mercredi soir une puissante protestation ouvrière contre la guerre. Mais un coup de théâtre devait se produire. Tard dans l'après-midi, ce meeting annoncé dès le mardi matin est interdit par le gouvernement. Les circonstances de l'interdiction doivent être soulignées. C'est dans un Conseil des ministres tenu à 5 heures de l'après-midi que la décision a été prise. Or, ce Conseil des ministres est le premier qui se réunit depuis le retour de Poincaré, lequel a débarqué à Dunkerque le matin même. Quelles informations particulières a-t-il donc pu rapporter pour imposer aussitôt cette mesure brutale ? Ou plutôt qu'a-t-il comploté contre la paix, à Saint-Petersbourg, en compagnie de son sinistre partenaire Nicolas, tandis que les ouvriers participaient aux « fêtes » par de puissantes grèves et d'ardentes manifestations de rues dans tous les quartiers ouvriers ? Rapporte-t-il déjà l'ordre de mobilisation générale ?

En même temps que les ministres prennent cette décision imprévue et tardive, des ordres sont donnés à la police pour qu'elle s'oppose avec toute la brutalité nécessaire non seulement à la tenue du meeting, mais à tout rassemblement dans les environs de l'Etoile. Toutes les stations de Métro avoisinantes sont fermées dès 7 heures. Mais les ouvriers qui, par suite de l'heure tardive à laquelle le gouvernement a pris sa décision et l'a signifiée, n'ont pu être prévenus arrivent de toutes parts en groupes nombreux. Ceux qui tentent de demander quelque explication sont aussitôt brutalisés, matraqués, parfois arrêtés et conduits au poste. Les habits de travailleurs suffisent, note la *Bataille Syndicaliste*, pour que les coups des policiers s'abattent aussitôt sur ceux qui les portent, d'où cette conclusion qui s'impose : « Ce sont des travailleurs, ce sont des ennemis. » Malgré ce déploiement de forces de police et la

consigne féroce qu'elles observent consciencieusement, des rassemblements se forment quand même autour de l'Etoile et place des Ternes qui sont bientôt le centre de sanglantes bagarres. Toute la soirée, ce quartier de Paris restera en effervescence.

La *Bataille Syndicaliste* de ce jeudi 30 juillet porte en manchette : « A bas la guerre... quand même »

Le gouvernement ne se bornait pas à l'interdiction brutale des meetings et démonstrations contre la guerre; il poursuivait méthodiquement la préparation des esprits à la guerre et à l'acceptation de la guerre. En ces jours critiques, il pratiquait la méthode de la douche écossaise par l'intermédiaire de la presse servile qui soufflait alternativement le froid et le chaud : un jour c'était la guerre, le lendemain c'était la paix. A Paris, le rythme était accéléré, c'est dans la même journée qu'on passait successivement de la guerre à la paix. A ce régime-là, la population fut vite affolée. Le mercredi, ç'avait été déjà la panique, les gens se ruant sur les banques et sur les Caisses d'épargne et partout on refusait les billets, on voulait de l'or.

La *B. S.* du jeudi relate ces faits de panique sous le leader suivant :

QU'ILS REFLECHISSENT

Journée d'anxiété. Le gouvernement n'a trouvé qu'une solution à la crise internationale : préparer la répression contre la classe ouvrière.

C'est sans doute la garantie exigée par le tsar, « ami et allié ».

Elle ne sauvera ni l'indépendance nationale, si celle-ci était menacée, ni les petits hommes d'Etat qui veulent lancer le pays dans la plus catastrophique des aventures.

Les travailleurs ont montré leur sentiment par les manifestations sur les Boulevards; nos ministres savent aujourd'hui à quoi s'en tenir.

La volonté populaire s'est affirmée contre la boucherie.

S'ils passent outre aujourd'hui, malheur à eux !

Malheur aux responsables du cataclysme !

Malheur aux préparateurs du carnage et de la barbarie !

Malheur aux escarpes de gouvernement !

C'est la classe ouvrière qui, seule décidera du sort de ces mégalomanes criminels. Avant, pendant ou après le massacre.

Qu'ils en prennent note avant que l'irréparable soit consommé. *B. S.*

Vendredi soir, 31 juillet. Le Comité Confédéral délibère. A son ordre du jour, il y a l'organisation et la préparation de la nouvelle et puissante démonstration contre la guerre qui doit se dérouler simultanément à Paris et dans toutes les grandes villes de France. Un coup de téléphone interrompt la délibération : Jaurès vient d'être assassiné ! Le débat est achevé en hâte, tandis que Jouhaux, Merrheim, d'autres militants se précipitent vers les bureaux de l'*Humanité*. Quand ils y arrivent, la rue Montmartre est déjà envahie par une foule frémissante d'ouvriers que l'affreuse nouvelle consterne. Mais il n'y a pas chez eux que de la douleur, il y a aussi de la colère et un désir de vengeance. Leur nombre croît sans cesse. On craint sans doute, parmi les chefs socialistes qui se trouvent à ce moment rassemblés, qu'ils n'exercent des représailles contre les auteurs de ce crime, tous bien connus, car d'une fenêtre d'un des bureaux du journal une voix tout à coup s'élève, recommandant le calme. La foule ne se dispersera que lentement; tard dans la soirée, il y aura là encore des groupes discutant. Mais le crime restera impuni.

Le samedi 1^{er} août, la *Bataille Syndicaliste* présente ainsi le bilan de la funeste journée :

Une journée tragique
BRUIT DE MOBILISATION. JAURÈS ASSASSINE